

Études littéraires africaines

KANE Cheikh Hamidou, *Les gardiens du temple*, Paris, Stock, 1995, 338 pages, 120 F

Jacques Chevrier



Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042691ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042691ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrier, J. (1996). Review of [KANE Cheikh Hamidou, *Les gardiens du temple*, Paris, Stock, 1995, 338 pages, 120 F]. *Études littéraires africaines*, (1), 42–43.
<https://doi.org/10.7202/1042691ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

■ KANE CHEIKH HAMIDOU, *LES GARDIENS DU TEMPLE*, PARIS, STOCK, 1995, 338 PAGES, 120 F.

Avec Ferdinand Oyono, auteur de deux excellents romans, *Le vieux nègre et la médaille* et *Une vie de boy*, qui marquèrent de façon éclatante l'irruption de l'Afrique sur la scène littéraire européenne, Cheikh Hamidou Kane a longtemps partagé un destin commun, celui d'avoir, comme son compatriote camerounais, « cassé sa plume » au lendemain des Indépendances.

L'annonce de la publication de son second roman, *Les Gardiens du temple*, édité plus de trente ans après *L'aventure ambiguë*, unanimement considérée comme l'une des œuvres fondatrices du corpus africain, avait donc de quoi surprendre et intriguer les admirateurs du grand écrivain sénégalais. Et l'on sait que dans ce genre de situation, la critique se montre généralement d'autant plus exigeante que le premier ouvrage a d'emblée atteint à la perfection. Ce qui fut le cas de *L'aventure ambiguë*.

Depuis des années, je n'avais pas manqué, pour ma part, d'interroger Cheikh Hamidou Kane sur ses projets littéraires, mais j'avais beau le tarabuster, invariablement il me rassurait en m'affirmant qu'il n'avait nullement renoncé à la littérature, qu'il conservait un manuscrit dans ses tiroirs, mais que sa publication en était différée pour d'obscurcs raisons d'opportunité... Bref, le coup de l'Arlésienne ! Ce n'est donc pas sans un mélange de gourmandise et d'appréhension que j'ai abordé *Les gardiens du temple*, et disons-le tout de go, ce second roman m'a déçu.

Autant, en effet, *L'aventure ambiguë* se réclamait à l'attention du lecteur par l'extraordinaire acuité d'une analyse formulée dans une langue d'une sobriété toute classique - on aurait envie d'écrire janséniste -, autant ce second roman paraît diffus, bavard et pour tout dire ennuyeux. Qu'on en juge : dans un pays d'Afrique qui pourrait bien être le Sénégal, quelques années avant l'Indépendance, un conflit surgit à propos de l'inhumation des morts. Les Sessene qui ont pour coutume d'enterrer leurs griots debout, à l'intérieur d'un tronc de baobab - coutume effectivement rapportée par certains ethnologues* - se heurtent à l'intransigeance d'un pouvoir politique qui entend lutter contre ces pratiques jugées rétrogrades et réactionnaires. Soit. De cette situation initiale découlent une série de palabres qui ne sont pas sans évoquer les propos qu'échangeaient, en 1935 (sic) les personnages mis en scène par Ousmane Socé Diop, dans son roman *Karim*, autour de la nécessaire conciliation entre valeurs traditionnelles et modernité. Si j'ai bien lu, cette première partie du récit se situe encore à l'époque coloniale, au moment de la promulgation de la « loi-cadre », Gaston Defferre étant ministre de la France à l'Outre-mer. Autour de Roger Danglerade, double et écho du Jean Lacroix de *L'aventure ambiguë*, s'échangent donc dans un premier temps des propos de bonne compagnie entre colonisés en voie d'émancipation et colonisateur éclairé, occasion également pour le narrateur de rendre hommage à la mémoire

de Samba Diallo, le héros de son premier roman, assassiné, on s'en souvient, par le « Fou » et considéré depuis lors comme « *l'annonciateur sobre d'un avenir fertile* » (p. 51).

De Tamarine-Dakar où règne désormais le vice-président Jérémie Laskol, la scène se déplace vers la région de Kôlé, dans l'intérieur du pays, alors que Salif Bâ, le fils du chef des Diallobé (rappel du précédent roman), converti aux bienfaits de l'agronomie après un séjour en France, tente, sous l'égide de l'EPI (expérience pilote intégrée), de mettre sur pied des coopératives destinées à court-circuiter les « accapareurs ». Initiative qui ne lui vaut évidemment pas que des amis, notamment dans les rangs des nantis et des affairistes comme des politiciens véreux, et qui va aboutir à une crise politique sans précédent, dont la Place de l'Indépendance sera le théâtre. A partir du chapitre VII, intitulé « Jour de colère Place de l'Indépendance », l'action bascule en effet de manière décisive et se focalise pendant près de deux cents pages sur l'évocation de l'émeute populaire. Emeute qui va se traduire, in fine, par la destitution du Président Laskol et la prise du pouvoir par les militaires emmenés par le brave général Moriko qui, dans sa grande sagesse, a réussi à éviter le bain de sang. Contre toute attente, et à rebrousse-poil de la plupart des romanciers africains attachés à dénoncer la peste kaki, on voit donc ici Cheikh Hamidou Kane se livrer à l'exercice contraire qui consiste à opposer aux intrigues tortueuses des civils - incarnés par le Président Laskol - la lucidité, le courage, la maîtrise de soi et le sens civique des militaires !

Certes, on aimerait bien y croire, mais dans ce domaine l'expérience des corps d'états militaires à répétition dont l'Afrique est coutumière nous invite à la plus grande circonspection. Sans doute, fort prudemment, Cheikh Hamidou Kane prend-il soin de donner du Général Moriko un portrait particulièrement idéalisé, puisqu'à l'épée ce dernier affirme préférer la palabre. Dans le dernier chapitre du roman, le général victorieux confronte donc le Président déchu à sept citoyens, dans lesquels il croit reconnaître le visage de la démocratie, à charge pour eux de définir « une règle du jeu acceptable pour tous » et de préparer une « concertation » qui ne va pas sans rappeler - fâcheusement - les multiples « conférences nationales » réunies ces derniers temps dans différents pays africains, et censées, avec le succès que l'on connaît, préparer la voie à la démocratie...

On doit finalement en convenir : aussi généreuse soit-elle, la démonstration conduite par Cheikh Hamidou Kane dans *Les Gardiens du temple* ne convainc pas. Même si son auteur affirme qu'il n'a pas voulu écrire un roman, mais plutôt « une méditation sur l'Histoire en train de se faire », il faut bien reconnaître que ce roman en forme d'utopie détonne dans le paysage littéraire de l'Afrique contemporaine.

■ Jacques CHEVRIER

* Cf. Geneviève Calame-Griaule, « L'arbre au trésor », in *Des cauris au marché*, Essais sur des contes africains, Mémoires de la Société des africanistes.